

no get buy yams, je n'ai pas trouvé à acheter d'ignames ; — plusieurs mots s'emploient très couramment avec un sens fort éloigné de celui qu'ils ont en anglais : *which* veut dire « qui ? » ou « quel ? » ou « quoi ? » ; *them* veut dire « ce, cette, ces » : *them thing*, cette chose, *them man*, cet homme ; *leave* veut dire « partir » et *live* (prononcé de même « liv ») veut dire « rester, demeurer, habiter » ; *find* veut dire « chercher » et *look* veut dire à la fois « regarder », « voir » et « trouver », en sorte qu'on entendra des phrases comme celles-ci : *he no live, he done go* ou *I find him but I no look him*, qui doivent se traduire « il n'est plus là, il est parti », « je l'ai cherché mais ne l'ai pas trouvé » ; — la particule *to* devant les infinitifs se supprime toujours ; en tant que préposition, elle est remplacée souvent par la préposition *for* ou se supprime : *he go town*, il va au village ; *he live for come*, il est sur le point de venir. — On emploie souvent des mots qui ne sont pas anglais, comme *save* (prononcé « savé »), « savoir connaître » ; *chop* (prononcé « tchop ») « manger » ; *dash* « cadeau », etc.

Quant à la prononciation, elle varie suivant les tribus, mais en général la lettre *h* ne se fait pas sentir, le *th* doux se prononce *d* et le *th* dur se prononce *t* ; on nasalise souvent les voyelles et on supprime des consonnes : *my friend* se prononce fréquemment « ma frein ».

5° *Petit-nègre*.

Le petit-nègre est au français ce que le *Pigeon-English* est à l'anglais. Il est parlé par nos tirailleurs et nos employés et domestiques indigènes, et à peu près de la même façon au Tonkin et en Afrique occidentale, ce qui tendrait à prouver qu'il est la simplification naturelle et rationnelle de notre langue si compliquée. Il faut un certain temps au Français arrivant de France pour comprendre les Noirs qui soi-disant parlent français, notamment les interprètes, et surtout pour s'en faire comprendre. Que de domestiques ont été punis pour négligence ou insubordination qui étaient seulement coupables de ne pas comprendre le français de France !

On dit souvent que c'est nous qui avons inventé le petit-nègre et que, si nous parlions aux Noirs un français correct, ils parleraient de même. Ce raisonnement est puéril : si nous ne voulons

parler à un noir qu'un français correct, il sera plus d'un an avant de pouvoir nous comprendre, et quand il nous comprendra enfin, il nous répondra en petit-nègre : voilà la vérité. (Je ne parle pas bien entendu d'un Noir auquel on apprendrait le français de façon régulière). Notre langue est sans contredit l'une des plus compliquées qui soient au monde : l'orthographe y est, autant qu'en anglais, en désaccord perpétuel avec la prononciation, et nous avons en outre une syntaxe hérissée de difficultés et d'anomalies et une morphologie où les exceptions sont plus souvent appliquées que les règles. Comment voudrait-on qu'un Noir, dont la langue est d'une simplicité rudimentaire et d'une logique presque toujours absolue, s'assimile rapidement un idiome aussi raffiné et illogique que le nôtre ? C'est bel et bien le Noir — ou, d'une manière plus générale, le primitif — qui a forgé le petit-nègre, en adaptant le français à son état d'esprit. Et si nous voulons nous faire comprendre vite et bien, il nous faut parler aux Noirs en nous mettant à leur portée, c'est-à-dire leur parler petit-nègre.

Cela ne consiste pas d'ailleurs à abîmer le bon français en mettant simplement le verbe à l'infinitif et en disant « moi » au lieu de « je », comme il est d'usage de le faire dans les phrases que les journaux humoristiques mettent dans la bouche des « sauvages » ; il faut évidemment n'employer que les formes les plus simples des mots, mais surtout il faut n'employer que les mots exprimant des idées que les Noirs peuvent comprendre. J'ai entendu un officier, nouveau-venu dans l'armée coloniale, qui tenait à ses tirailleurs le discours suivant : « Moi exiger de tirailleurs obéissance passive ! vous bien comprendre moi ? » Et le sergent indigène, qui d'ailleurs avait des lettres et savait que l'une des formes de l'obéissance passive consiste à toujours comprendre ses supérieurs, répondit au nom de la troupe : « Ils ont tous bien compris. » En réalité ils n'avaient rien compris du tout, et si l'officier avait parlé en bon français, ils n'auraient pas compris plus mal. Mais ils auraient compris si l'officier leur avait dit par exemple : « Quand je commander quelque chose, je veux vous faire ce quelque chose tout de suite ; quand on commander un tirailleur faire quelque chose et tirailleur là il dit : Moi y a pas moyen faire ça, ou : Moi y a pas connatt, ou : Moi y en a malade, tirailleur là il est pas bon, je mettre lui salle police. »

Les principales caractéristiques du petit-nègre sont : l'emploi des verbes à leur forme la plus simple (infinitif pour les verbes de la 1^{re} conjugaison, participe passé ou impératif ou encore infinitif ramené à la 1^{re} conjugaison pour les verbes des 2^e, 3^e et 4^e conjugaisons) : je parler, je fini, je vois ou je vu, je vouler, je permis, je defendu ou je défendre ; — négation exprimée simplement par le mot « pas » placé après le verbe : il parti pas, pour « il n'est pas parti » ; — suppression des distinctions de genres et de nombres ; — suppression de l'article ou son maintien perpétuel, en faisant une sorte de préfixe du nom : son maison ou son la-maison ; — usage considérable du verbe « gagner » et de l'expression « y a » ou « y en a » (pour « il y a, il y en a ») comme particule verbale : moi y a gagné perdu (j'ai perdu), lui y a gagné crevé (il est mort), il a gagné gros (il est devenu gros), femme là il a gagné ventre (cette femme est enceinte), il a gagné petit (elle a eu un enfant) ; — emploi fréquent de mots empruntés au français populaire ou à la terminologie maritime : mirer (regarder), amarrer (attacher), etc. ; — emploi du mot « là » comme démonstratif ; — suppression fréquente des « à » et « de » ou leur remplacement par la préposition « pour » : moi parti village (je vais au village), le fusil mon camarade ou mon camarade son fusil ou le fusil pour mon camarade (le fusil de mon camarade).

La prononciation varie suivant les tribus. En général les Noirs ont au début une grande difficulté à terminer un mot par une consonne et ajoutent une voyelle (é, i, ou le plus souvent) ou changent l'e muet final en l'une de ces voyelles : tablè (table), assietti (assiette), caissou (caisse) ; pour le même motif, ils prononceront *i* pour « il », parti pour « partir », *piti* pour « petit », etc. Ils remplacent souvent l'u par un i, eu par é, un par in : vi (pour vu), in pé (pour un peu). Beaucoup remplacent le ch par un s et le j par un z.
